1902 NOVEMBRE — I N° 93

LE THÉATRE

LA CHATELAINE

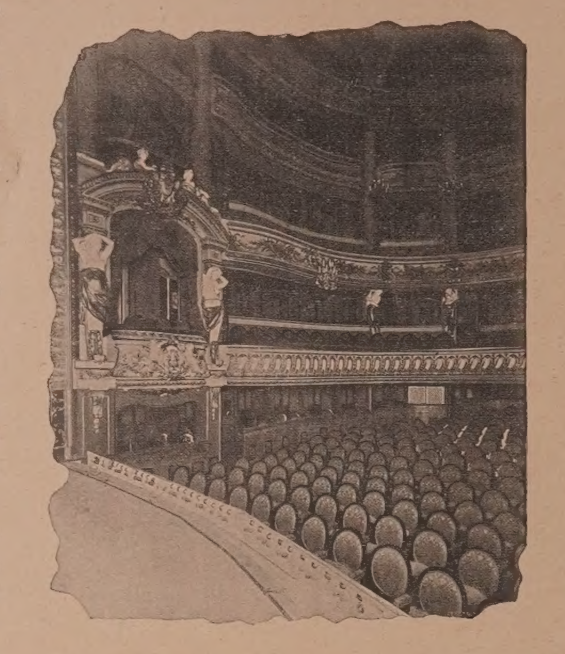


Photographie Nouvelle.

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — M. L. GUITRY, rôle d'*André Jossan.* — Mme JANE HADING, rôle de *Thérèse de Rives*

Décoration de la Salle du Théâtre de la Renaissance

Il n'existe probablement pas, pour le décorateur, de problème plus difficile à résoudre que l'intérieur d'un théâtre moderne. Les exigences de la construction, la nécessité d'utiliser chaque centimètre d'espace pour les sièges, limitent toute idée artistique. Jusqu'à présent ce problème n'a pas été résolu d'une façon tout à fait satisfaisante, mais il n'en est pas moins vrai que la décoration employée depuis les cinq ou six dernières années pour l'intérieur des théâtres prouve qu'on a tout lieu d'espérer que l'on arrivera sous peu à le résoudre. Ce qui prête à cette espérance, c'est l'entente qui existe maintenant entre le Décorateur et l'Architecte ; travaillant ensemble, leur coopération devient moins tendue, plus cordiale. Il n'est pas nécessaire d'entrer d'une façon approfondie dans les conditions pratiques et esthétiques d'où provenaient ces difficultés, mais il est évident que la décoration d'un théâtre doit être en rapport, et leur être subordonnée, avec les intérêts dramatiques qui existent derrière le rideau ; en même temps que l'édifice doit présenter à ceux qui entrent avant le lever du rideau un aspect imposant et un ensemble plein d'agrément et d'harmonie. Le coloris à adopter présente aussi des difficultés, mais, pourtant, on peut être guidé dans un certain degré par le type et les dimensions du bâtiment.



La maison bien connue de Waring & Gillow, de Paris et de Londres, a réussi admirablement à résoudre ce problème difficile dans le cas du Théâtre de la Renaissance, qui vient d'ouvrir si brillamment avec la charmante pièce de M. Alfred Capus. La salle est entièrement tapissée de soie garance claire, ton sur ton, un fond qui met en valeur d'une façon merveilleuse les jolies toilettes et les ravissantes figures de nos Parisiennes. Les sièges, entièrement neufs, sont le *Nec plus ultra* du confortable. La salle a l'aspect maintenant du plus pur Louis XVI et est une des plus coquettes de Paris.

Mais la maison Waring & Gillow, même à Paris, n'en est pas à son ballon d'essai ; déjà, dans *La Bourse ou la Vie* de M. Capus, au Gymnase, elle a présenté une mise en scène qui a reçu beaucoup d'éloges. A Londres, nous citons le *Court Theatre*, le *Haymarket*, le *Daly Theatre*, *His Majesty Theatre*, et plusieurs autres embellis par le bon goût de cette maison célèbre.

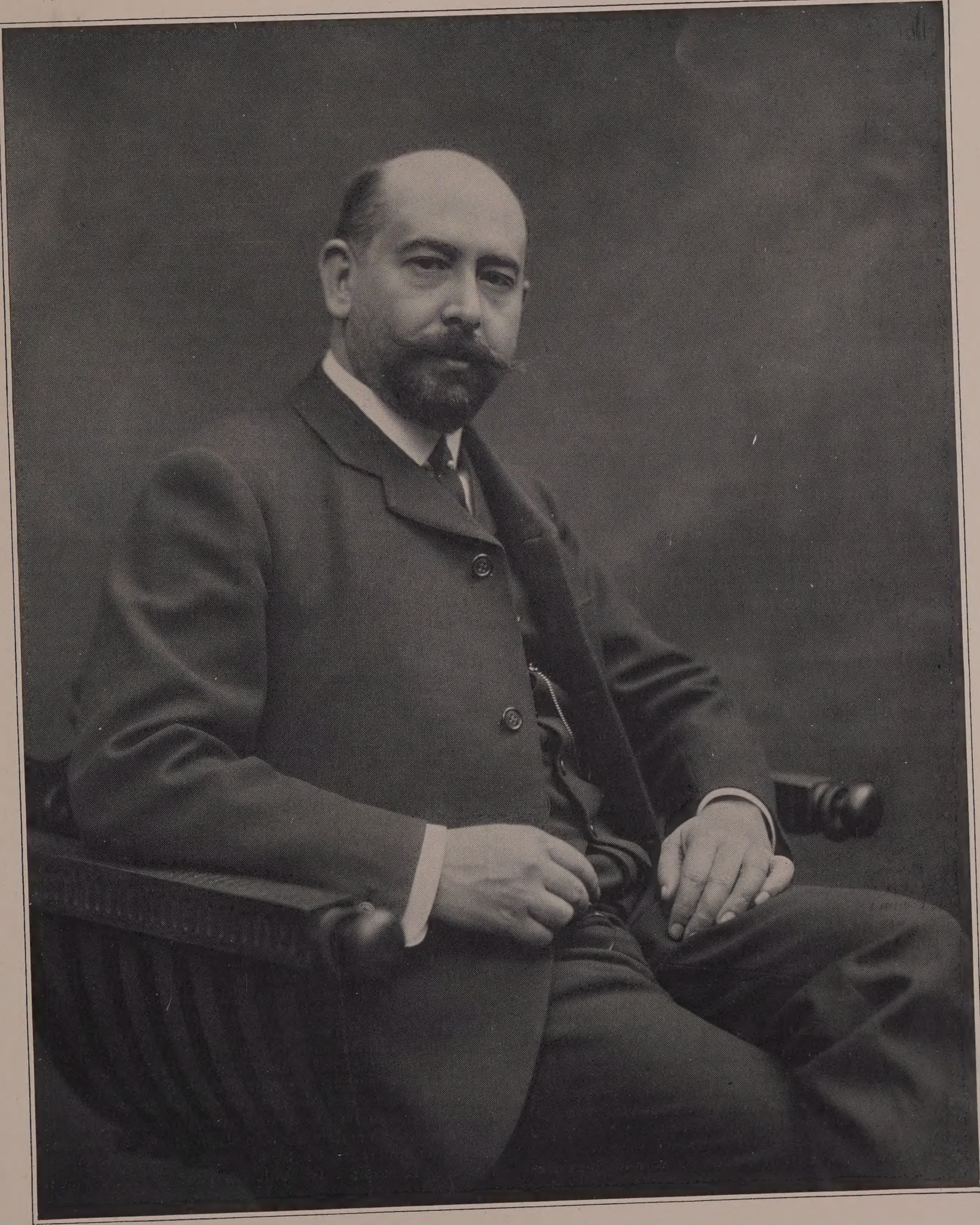
Du reste, pour se donner une idée de l'étendue des différents genres de travail entrepris par MM. Waring & Gillow, on n'a qu'à passer 8, rue Glück, derrière l'Opéra, où ces Messieurs se feront un plaisir de montrer leur Appartement modèle installé de façon moderne, ainsi que leurs nouveaux magasins du boulevard Haussmann (l'entrée toujours rue Glück). On se rendra compte soi-même de ce que peut être le génie de la décoration et du parti merveilleux que cette maison sait tirer des différentes installations confiées à ses soins expérimentés. Dessins et devis sont faits pour toute personne qui en fait une demande sérieuse, et cela à titre gracieux.

SYD.

LE THÉATRE

N° 93

Novembre 1902 (I)



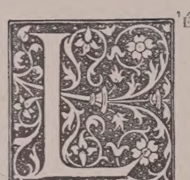
Cliché Cautin & Berger.

M. ALFRED CAPUS

AUTEUR DE « LA CHATELAINE »



La Quinzaine Théâtrale

'événement de la quinzaine, ç'a été la réouverture du théâtre de la Renaissance, avec une direction nouvelle, celle du comédien Lucien Guitry, avec une pièce importante, *la Châtelaine*, signée Alfred Capus, qui a eu grand succès. Du théâtre et de la pièce, je ne vous dirai rien, à d'autres incombe cette mission. Moi, je veux simplement vous parler du nouveau directeur et vous dire sa carrière dans le passé, alors qu'il en commence une nouvelle, pour l'avenir. Il est, ma foi, tout jeune encore, Lucien Guitry; quel âge a-t-il? quarante-deux à quarante-trois ans, sur lesquels déjà pèse un actif de vingt-quatre ans de théâtre. C'est un jeune homme qui est un vieux comédien, rompu au métier, avec des qualités admirables : la passion des planches, une grande intelligence sur toutes choses, et la spéciale compréhension de celles du théâtre. C'était... ce sera encore un excellent comédien. Comme directeur, il nous ménage des surprises, car, mieux que personne, il entend l'art de la mise en scène, au sens moderne du mot, et, dès le premier coup, il a placé son théâtre, le théâtre de la Renaissance, en tête des scènes parisiennes.

Issu de très bonne famille bourgeoise, il eût pu aisément suivre toute autre voie et faire une carrière tout autre, que celle du théâtre, s'il n'avait été entraîné de ce côté par l'ardeur du feu sacré, l'influence secrète, ces moteurs mystérieux qui font les vocations vraies. Prédestiné dès sa jeunesse, il a passé, d'abord, par le Conservatoire. Et cela paraît presque singulier de songer que ce comédien si personnel, si franc d'allures, si affranchi des traditions séniles, a été un des plus brillants élèves de la vieille Maison, où l'on enseigne surtout les rudiments de l'art classique. Ce qui tend d'ailleurs à prouver, par un nouvel exemple, que le Conservatoire est un « atelier de dégrossissement » où on ne forme pas des comédiens, mais où on donne à des élèves des « notions » d'art dramatique qui leur permettent ensuite de se façonner eux-mêmes, en suivant la voie et le genre, dans lesquels leur tempérament les porte. C'est, d'ailleurs, la thèse que nous avons souvent soutenue, ici même, contre ceux qui s'étonnent de ne pas voir sortir du Conservatoire des comédiens tout faits et prêts à entrer en scène.

C'est au mois de juillet 1878 que Guitry concourut, — Guitry (Lucien), dix-huit ans, dit le programme de la séance. — Je me souviens encore de son concours, j'y assistais comme membre du jury. Ambroise Thomas nous présidait, et il y avait avec lui Édouard Thiéry, Alexandre Dumas, Émile Perrin, Jules Barbier, Got, Delaunay, que sais-je encore? L'élève concourut en tragédie, dans le rôle d'Achille d'*Iphigénie,* — car je crois, entre nous, que, comme beaucoup, au départ, il avait rêvé *cothurne* et *peplum,* alors qu'à l'arrivée, cela devint bottines vernies, et veston à larges poches. — Et que cela, souvent, est ainsi! — Dans la comédie, il dit une scène du *Fils naturel,* rôle de Jacques, dans la comédie d'Alexandre Dumas, — ce qui, par parenthèse, était de grande hardiesse en ce temps-là, où le répertoire de Dumas était d'exception rare, alors qu'aujourd'hui il fait la pige au répertoire de Molière. — Il eut, pour lui donner la réplique, une toute jeune fille, à figure de camée, Mademoiselle Marie Bergé, qui eut grand succès, décrocha le premier prix, passa par l'Odéon, et disparut dans la foule. Guitry eut les deux seconds prix, en tragédie et en comédie. Je le vois encore, il avait de la chaleur, une voix bien timbrée, mais parut un peu gauche, il s'emballait et n'était pas très sûr de lui-même.

Alexandre Dumas, qui avait le don de voir toujours très juste, et de porter des jugements rapides et sains, dit : « Il a de très grandes qualités, ce garçon-là, il ne lui manque que du sang-froid »; puis, se tournant vers Perrin, il ajouta, en riant, lançant une de ces boutades auxquelles il excellait, et qui étaient, le plus souvent, des explosions de bon sens : « Il ne faudrait pas qu'il passe, par chez vous, à la Comédie-Française, il n'y ferait qu'un tour de broche et ne serait jamais cuit à point... » Perrin ne répondit rien, fronça le sourcil, et réclama, quand même, le lauréat, pour la Comédie, comme c'était son droit. Mais Montigny veillait dans l'ombre, Montigny, le légendaire directeur du Gymnase, l'un des « hommes de théâtre » les plus complets du siècle dernier. Il étendit la main, signa l'engagement de Guitry, et la Comédie dut renoncer au comédien qu'elle avait visé; elle s'en vengea, d'ailleurs, en exigeant, impitoyable, que l'élève récalcitrant payât le dédit de *dix mille* francs, stipulé au règlement du Conservatoire, pour ceux qui esquivaient la Maison de Molière, et faisaient école classique buissonnière.

J'ai ouï conter qu'Alexandre Dumas fut complice de la fuite. Il avait vu, dans Guitry, un Armand Duval. Ce fut, en effet, par ce rôle que le jeune comédien débuta au Gymnase. Il eut pour partenaire une assez singulière Marguerite Gautier..., Aimée Tessandier, un peu brune et un peu vigoureuse pour incarner la poétique poitrinaire. Guitry ne passa que deux ans chez Montigny; réclamé par son service militaire, il dut partir après une excellente création dans *le Fils de Coralie,* un drame d'Albert Delpit, qui eut quelque succès. J'y relève cette particularité que Tessandier, l'amante de Guitry, dans *la Dame aux Camélias,* devint sa mère, dans *le Fils de Coralie.* Il y a de ces anomalies au théâtre. Il semble, d'ailleurs, que la comédienne ait été mieux à sa place dans la seconde incarnation, que dans la première.

Ses deux années de service accomplies, vers la fin de 1882, Guitry revint à Paris pour y reprendre la carrière interrompue. Mais il trouva de grands changements, au retour. Dans l'intervalle, le Gymnase avait changé de direction. Montigny, vieux, fatigué, ayant vu tourner la chance, atteint dans sa fortune très réduite, par des pertes successives, désespéré par la mort brutale de l'aîné de ses fils, avait passé la main et s'était retiré dans les tristesses d'une solitude douloureuse. Notre comédien prit rapidement son parti, et, comme il ne voyait pas, à Paris, un emploi pour son activité artistique, il accepta un engagement proposé par le théâtre Michel, et partit pour la Russie. Il avait eu du moins la chance heureuse de faire ses premières armes sous un Maître, et, très passionné de son art, aussi très observateur, je suis certain que c'est, avec Montigny, un des plus merveilleux metteurs en scène de ce temps, qu'il apprit les rudiments de cette grammaire théâtrale que lui-même possède mieux que parsonne.

Guitry passa neuf années au Théâtre français de Saint-Pétersbourg, de 1882 à 1891, et neuf années singulièrement laborieuses, car, là-bas, le travail du comédien affecte une forme d'activité fébrile, puisque le spectacle change chaque semaine, la même pièce ne se jouant guère que trois fois, aussi ce fut une course folle, à travers tous les genres, et tous les répertoires. Les uns s'y forment quand même, s'habituant ainsi à une grande rapidité de conception; les autres s'y déforment, parce qu'ils convertissent en simple métier, l'usage de leurs aptitudes artistiques. Ce travail fiévreux qu'on accomplit au théâtre Michel, je le comparerai volontiers au bain d'eau glacée qui enrhume les faibles, et qui, chez les forts, augmente encore la virilité des forces, et les tonifie. Ce fut le cas pour Guitry. Ayant réussi



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE (Acte Ier)

Thérèse de Rives. — Mme Jane Hading

victorieusement à ses débuts dans *le Fils de Coralie*, adopté du public pétersbourgeois, qui lui fit fête et le prit grand favori, il fut de tous les répertoires, de toutes les représentations, sans qu'on lui laissât une heure de répit, se forma, se rompit, par cette gymnastique violente, et acquit ainsi une souplesse qu'ignorent les artistes soumis au travail méthodique, long et presque toujours intermittent des théâtres parisiens, où ils perdent l'ardeur de la passion, n'acquérant parfois, en échange, que la minutie, sous prétexte de science du détail. Celui-ci promena ses doigts sur toutes les cordes de la lyre, qu'il fit vibrer tour à tour ; il joua tous les rôles de la comédie moderne, partant de Scribe pour aller à Alexandre Dumas, en passant par Émile Augier, Meilhac, Gondinet et bien d'autres. Mais là ne se borna pas son étude, et il eût pu dire, parodiant le brocard familier : « Rien de l'art dramatique ne m'est étranger ! » car il paraissait dans tous les genres, et fut aussi le « Ruy Blas » du drame de Victor Hugo, le « Coupeau » de *l'Assommoir* de Zola, le « Gérard » de *la Fille de Roland* de Henri de Bornier, sans compter le « Dubosc » doublé de « Lesurques », le double héros du *Courrier de Lyon*, ce chef-d'œuvre du mélodrame, une des pièces de fond du théâtre Michel. Un soir même, il joua *Hamlet*. Ce fut, je crois, pour son « bénéfice ». Il avait appris et répété, en huit jours, l'effroyable rôle du Prince de Danemark : « C'est seulement en entrant en scène et après ma première tirade, me racontait-il un jour, que je compris ce que je venais de faire, et quel acte de folie cérébrale je venais d'accomplir. Je fus alors pris de vertige et faillis perdre connaissance. Il me fallut un grand effort sur moi-même, pour pouvoir mener ma tâche, et quelle tâche ! jusqu'au bout, ne pas rester en route, et n'avoir pas d'accident de mémoire ! Il faut avoir l'inconscience de la jeunesse et l'ardeur passionnée de la vingtième année pour oser de telles audaces... »

Au retour de Saint-Pétersbourg, — car tout prend fin, et il est toujours une heure où le frisson de Paris vous donne la fièvre, — soit en 1891, il prit un engagement à l'Odéon, avec Porel, et passa deux années sur la rive gauche, — ce qui est bien encore une forme familière de Russie, — tâtonnant, cherchant un peu sa voie, jouant un peu tous les genres, sans se fixer. Il fut « Antony » et « Kean » dans le romantisme, lui qui est surtout un comédien de réalité moderne, il aurait pu flotter encore, sans la révélation d'*Amoureuse*, le chef-d'œuvre de Porto-Riche, qui fut comme le disque par où se dégage la route à suivre. A côté de Réjane, le succès fut très grand et l'indication formelle. Les circonstances et les fantaisies du répertoire ne lui permirent pas de se dégager tout à fait, et il y eut encore quelques années, sinon perdues, au moins détournées. Lorsque Porel quitta la direction de l'Odéon pour faire sa fâcheuse campagne de l'Eden, Guitry le suivit au Grand-Théâtre, où il joua successivement *Lysistrata* et *Pêcheur d'Islande* ; puis, lorsque le Grand-Théâtre eut fermé ses portes, il gagna (en 1893) le théâtre de la Renaissance, où l'appelait Sarah Bernhardt, avec laquelle il passa cinq ans, et joua, entre autres, *les Rois*, *Gismonda*, *Izeïl*, etc.

Il ne s'échappa, pour ainsi dire, de ce répertoire qui n'était guère le sien, que par le hasard d'une circonstance fortuite. L'actrice-directrice étant en « tournée », ainsi que cela lui arrive le plus souvent, avait confié à Guitry le soin d'exploiter le théâtre en son absence, et c'est ainsi que fut montée et jouée par lui, la pièce de Maurice Donnay, *Amants*, où le comédien reprit possession d'un emploi et d'une manière personnels, et qui sont bien à lui en propre. Voici d'ailleurs, — s'il est permis de se citer soi-même, — ce que j'écrivais en 1895, et il me paraît que ce que j'ai dit alors, à propos de ce rôle de Georges Vetheuil, caractérise bien, encore aujourd'hui, le talent particulier de notre comédien : « Guitry a fait de ce rôle une création supérieure. Je ne sais même qui l'eût joué mieux que lui. Il détaille le dialogue avec des demi-tons, des demi-teintes, des nuances fines et discrètes, tout à fait charmantes. Il a des mouvements de lassitude secrète, des allures de scepticisme inconscient et bon enfant, qui empêchent de sentir l'odieux du rôle, il est le personnage pris sur le fait, sculpté à pleine chair vive. On ne pouvait faire mieux... » On sait d'ailleurs, pour *Amants*, quelle partenaire il avait trouvée en Jeanne Granier, l'exquise créatrice de Claudine Rozay.

Après la Renaissance, c'est un passage de courte haleine au Vaudeville, avec la reprise d'*Amoureuse*, quelques créations intéressantes, toutes heureuses pour le comédien, et des pièces qui eurent fortunes diverses ; il faut citer, parmi celles-ci : *le Lys rouge*, *Madame de la Valette*, *le Calice*, *le Faubourg*, puis la création, dans *l'Aiglon*, au nouveau théâtre de Sarah Bernhardt, du rôle de Flambeau, le grenadier redondant, épique et un peu déclamatoire, dont Guitry tira habilement tout le parti qu'il en pouvait tirer, suivie, à quelques mois de distance, d'une série de représentations de *l'Assommoir*, données à la Porte-Saint-Martin, ce qui lui permit de se faire voir dans ce rôle de Coupeau, qu'il avait joué autrefois, au théâtre Michel, avec grand succès.

Mais, où le comédien se reprit véritablement et consacra sa maîtrise sans conteste, ce fut dans *la Veine*, la première pièce du répertoire, nouvelle manière, d'Alfred Capus, représentée au théâtre des Variétés le 3 avril 1901, où il se retrouva sur son vrai terrain, avec Jeanne Granier, son incomparable partenaire. Il créa, par ce rôle de Julien Briard, la figure dans laquelle il excelle, celle complexe du Parisien sceptique, léger, spirituel, égoïste, mais bon enfant, et, au demeurant, honnête homme. C'est un type ultra-moderne, que celui de ce boulevardier railleur, souriant, qui ne prend pas très au sérieux les misères et les joies de la vie, ni ses conventions sociales, dont Guitry a fait la spécialité de sa forme particulière, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, de se transformer à souhait, suivant les besoins du répertoire qu'il joue.

Arrivé au tournant de sa « carrière », Guitry n'avait plus guère à tenter que l'entrée de la Comédie-Française, où il semblait bien qu'il eût sa place faite ; il y entra, en effet, non pas comme comédien, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre, mais comme metteur en scène, sorte de coadjuteur *ad latus* de l'administrateur, ce qui était une sorte de paralysie partielle, à laquelle il ne put longtemps se résoudre.

Après une année passée, il revint sur ses pas, à l'air libre, et, voulant avoir son verre, dans lequel il pourrait boire à sa soif et à sa fantaisie, il a fait comme bien d'autres, comme Sarah Bernhardt, Coquelin, Réjane, il a pris un théâtre à lui, et je suis certain qu'il y apportera un esprit de suite, une autorité, un équilibre qui semblent ignorés des autres.

Au moment où il vient d'inaugurer son théâtre par le grand succès de *la Châtelaine*, la nouvelle pièce d'Alfred Capus, où il a trouvé un rôle fait à sa taille et pour l'emploi de ses qualités, par un maître ouvrier qui possède bien sa mesure, il nous a paru intéressant de redire ici les commencements, le travail, les étapes artistiques du comédien, de rappeler ses créations, de raconter les péripéties de sa vie théâtrale, au seuil même de la carrière nouvelle qui s'ouvre devant lui.

FÉLIX DUQUESNEL.



Cliché Boyer.

M. LUCIEN GUITRY
Directeur du théâtre de la Renaissance

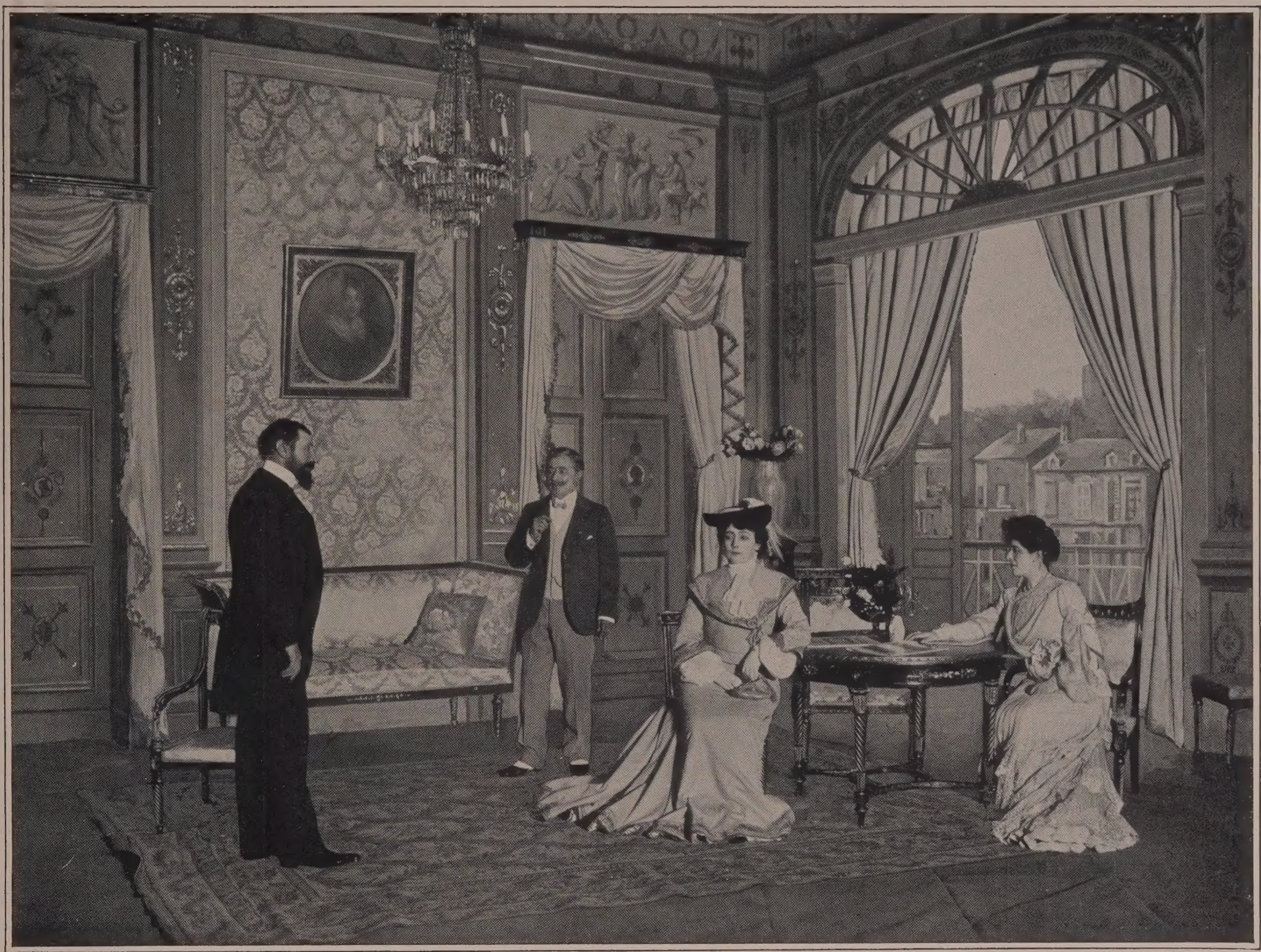


Cliché P. Nadar.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE

Mlle Rosa Bruck. — *Mme de la Baudière*



Photographie Nouvelle. — LORMOIS (M. Marsay) — DE LA BAUDIÈRE (M. Boisselot) — THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading) — Mme DE LA BAUDIÈRE (Mlle Rosa Bruck) — Décor de M. Lemeunier.

ACTE Ier

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

La Châtelaine

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, DE M. ALFRED CAPUS

Alfred Capus représente aujourd'hui, dans le théâtre en prose, le triomphe de l'optimisme en réaction contre la longue vogue des pièces hypocondres mises à la mode par la littérature naturaliste et qui brillèrent d'un si noir éclat sous Antoine et le Théâtre-Libre.

On disait alors, en écoutant parler les personnages atrabilaires, apanthropes et bourrus du Théâtre-Libre : « C'est la vie ! » On dit de même aujourd'hui devant les personnages souriants et satisfaits de Capus : « Comme c'est vrai ! » Ceux qui le détractent reprochent à l'auteur de *la Veine*, des *Deux Ecoles* et de *la Châtelaine*, de flatter le goût public avec les balivernes hypocrites et sentimentales des Octave Feuillet et des Scribe écoulés. Qui a raison, de Capus ou de ses détracteurs ? Je l'entends d'ici lui-même répondre : « Ils ont tous raison !... Et d'ailleurs, ça n'a aucune importance... »

Ces deux phrases, Capus pourrait les faire graver sur son papier à copie, et ce n'est pas nous qui nous en plaindrions. Mais il y a « les autres » qui répliquent : « Certes, qu'importe tout cela, si nous regardons Saturne ! Mais il y a la Terre et les hommes, et leur malheur et leur bonheur, et la misère et la richesse, et la méchanceté et la bonté, et ceux qui réussissent et ceux qui échouent, ceux qui font des recettes et ceux qui n'en font pas, ceux que tout sert et ceux que tous abandonnent, et tout cela a beaucoup d'importance ! Capus, lui, est un homme heureux, ce n'est pas seulement un homme qui a le plus souvent réussi quand il a tenté quelque chose, c'est aussi un voluptueux indécrottable qui porte tout son bonheur en soi et qui n'a pas d'égal pour éloigner ou supprimer ce qui, de près ou de loin, pourrait troubler sa quiétude et sa vision épicurienne de la vie. Son théâtre est fait à son image, et ses personnages ont tous un reflet de sa nature : ils sont charmants ! Ce ne sont pas des héros, mais ce ne sont pas des criminels, ils sont susceptibles de bonté, mais ils improviseront rarement un mouvement de générosité ; ce ne sont pas des hommes et des femmes, ce sont des hommes moyens et des femmes moyennes. L'auteur n'aime pas les êtres exceptionnels, ce sont pour lui des

monstres qui le déconcertent. Il a l'air d'avoir fait un calcul et de s'être arrêté à une demi-mesure : pour lui, il n'y a pas d'homme véritablement bon, il n'y a pas d'irrémédiable canaille. Partant de ce principe, examinez son théâtre, et, entre autres, sa dernière pièce, qui vient de réussir à la Renaissance avec plus d'éclat encore, si c'est possible, que ses œuvres antérieures, car, dans *la Châtelaine,* sa conception indulgente et élastique de la psychologie humaine est saisissante. Voici l'histoire :

M. de la Baudière est un brave et bon homme, sensible et philosophe, qui passerait, dans la propriété tourangelle où il s'est retiré, des jours fortunés, si le calme de son foyer n'était troublé par les piaillements de sa femme, Madame de la Baudière.

Madame de la Baudière est de ces insupportables épouses pour qui l'égalité de sexes est une fantaisie dangereuse et qui conçoivent le mariage comme l'absorption de l'homme par la femme. Aussi emplit-elle la maison de sa sottise prétentieuse et d'un agaçant despotisme provincial. Les exigences de sa fantaisie et les caprices de son humeur acariâtre, elle les prend pour les marques d'une énergie robuste et d'une invariable volonté. Son mari la laisse dire et faire. Il s'est créé, à l'usage, une philosophie débonnaire, et il s'incline, avec une résignation placide, devant les impérieux mandements de Madame de la Baudière. Il sait bien, du reste, que la volonté de sa femme est aussi incertaine qu'elle est arrogante, et il s'est arrangé tout doucement de manière à être maître chez lui sans qu'elle s'en doute et à lui suggérer doucement les solutions qu'il préfère.

Ils ont une fille, et M. de la Baudière trouverait tout simple qu'elle épousât le jeune avocat de Néray, qu'elle aime et dont elle est aimée. Mais Madame de la Baudière a pour elle des ambitions plus hautes. Le gendre qu'il lui faut, ce n'est pas un avocaillon de province, c'est un prétendant plus reluisant. Elle l'a déjà choisi : c'est André Jossan.

André Jossan est un ancien camarade de cercle de La Baudière. Parisien désœuvré, riche et inutile, André Jossan, au petit jeu des femmes, des soupers et du tapis vert, a, le sourire sur les lèvres, mangé quelques millions, — il le faut bien ! — et il s'est trouvé un matin sans un sou en poche. Il n'était ni de ceux qui prennent la vie au tragique, ni de ceux qui vivent aux dépens des autres : il ne s'est pas suicidé, et il ne s'est pas improvisé tapeur. Il a travaillé. Il s'est lancé dans l'industrie. Il a fait une découverte dans l'électricité. Et, en peu de temps, ayant reconstitué sa fortune, il est devenu un industriel notoire et un inventeur réputé. Justement, il a projeté de venir passer ses vacances en Touraine, non loin de La Baudière : Madame de la Baudière médite d'en faire, en dépit de ses trente-six ans, le mari de sa fille, qui n'en a que dix-huit.

Mais le hasard amène Jossan en même temps que Thérèse de Rives. Thérèse, femme de Gaston de Rives, neveu de La Baudière, est sur le point de divorcer. Son mari, qui l'a trompée, l'a, par surcroît, ruinée. Tous deux sont d'accord pour se séparer ;

Cliché the Biograph Studio (Londres).

Mme JANE HADING
Du théâtre de la Renaissance

mais il ne reste à la malheureuse Thérèse et à son petit Jacques, un enfant de sept ans, pour tout bien, que le château de Sauveterre, espèce de vieille masure historique et décrépite qui ne vaut plus grand'chose. Jossan, qui a le désir d'acquérir une propriété en Touraine, jette son dévolu sur Sauveterre, et, mis au courant, par l'oncle, de la situation de Thérèse, il paye magnifiquement 300,000 francs ce qui en vaut à peine 100,000.

Vous devinez pourquoi : Jossan a tout de suite été séduit par la grâce douloureuse de Thérèse. Il l'aime. Il le lui dit sans tarder. Il trouve en elle un cœur souffrant que ce généreux amour a soudain réchauffé et qui ne tarde pas à s'abandonner à la griserie d'une tendresse à la fois si passionnée et si affectueuse.

Tous deux décident bientôt d'activer les formalités du divorce et de s'épouser au plus vite. Ce projet reste secret entre eux. Mais les amoureux dissimulent mal. On les a devinés. Madame de la Baudière, qui sent ses projets en péril, devient plus acariâtre que jamais. Madame de Morenes, sœur de Jossan, mariée à une sorte de gentilhomme campagnard, rude et borné, épouse sa querelle et commence les hostilités contre Thérèse. André n'en a cure. C'est un homme de volonté froide et sûre. Ce ne sont pas les façons de sa sœur et de Madame de la Baudière qui l'empêcheront d'assurer son bonheur en même temps que celui de la femme qu'il aime.

Mais voici un gêneur imprévu : le mari.

Gaston de Rives, cœur sec, âme violente et tourmentée, envieux comme tous les ratés, malheureux parce qu'il a le sentiment de son inutilité et le dégoût de l'effort, méchant, dit-il, parce qu'il est malheureux, survient tout à coup. La bonne Madame de la Baudière lui a tout conté : il acceptait le divorce si sa femme devait en pâtir avec lui ; il s'y refuse s'il doit être pour elle la porte enfin ouverte pour le bonheur. Charmante nature !

Dans une scène passionnée, il la somme de reprendre la vie conjugale ; elle hésite ; alors il part, et, en partant, enlève son enfant, le petit Jacques, par une perfidie concertée avec Madame de la Baudière.

André survient, et son énergie enjouée redonne à la pauvre femme le courage qui lui défaillait. Puisque le mari, après avoir lâchement abdiqué ses devoirs, ose venir invoquer ses droits, il ira au mari. Il le cherche, il le rencontre chez La Baudière où Gaston de Rives, lui aussi, brûlait de le provoquer, et une scène tragique a lieu entre les deux hommes.

D'abord, Gaston, écumant et furieux, insulte Jossan pour le contraindre à se battre. Mais Jossan, maître de lui, le prend de haut et fait si bien sentir à son adversaire la bassesse de son attitude, que celui-ci se retire en donnant à sa femme sa liberté.

André épousera donc Thérèse, et tout le monde, comme par enchantement, se réjouit. Sur ces entrefaites, Madame de la Baudière a une idée lumineuse : elle décide péremptoirement que sa fille sera la femme du jeune de Néray et en avise M. de la Baudière qui, une fois de plus, se soumet, mais triomphalement.

ANDRÉ JOSSAN	Mme DE LA BAUDIÈRE	DE LA BAUDIÈRE	LUCIENNE DE LA BAUDIÈRE	BARON DE MORENES	BARONNE DE MORENES
(M. Guitry)	(Mlle Rosa Bruck)	(M. Boisselot)	(Mlle Jeanne Derys)	(M. Noizeux)	(Mlle Berthe Cerny)

Decor de M. L[illegible].

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE. — ACTE Ier

Ainsi finit la comédie, par un accord unanime.

Qu'aurait fait un auteur, il y a dix ans, avec un tel sujet et de tels personnages ? La Baudière eût été une vieille ganache ridicule qui se fût fait le complice de sa femme pour canaliser les millions de Jossan vers son coffre-fort, grâce au mariage de sa fille avec le noceur repenti ; M. de Morenes, beau-frère de Jossan, fût devenu un commerçant à la veille de faire faillite, qui aurait aidé les La Baudière à capter le millionnaire moyennant la promesse d'une commandite qui le sauverait de la banqueroute frauduleuse. Thérèse de Rives se fût laissée aller, par calcul, dans les bras de Jossan, et Jossan lui-même, trop vite repu et las des charmes de Thérèse, se fût conduit comme le dernier des



Photographie Nouvelle.

THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading) — DE LA BAUDIÈRE (M. Boisselot) — ANDRÉ JOSSAN (M. Guitry) — Décor de M. Lemeunier.

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE*. — Acte Ier

derniers, décevant à la fois les La Baudière, les Morenes et Thérèse, au profit d'une cocotte qui l'aurait plumé sans pitié. Je vois très bien aussi la fille de la Baudière, ingénue rouée, se livrant à d'indignes manèges de coquetterie à l'instigation de sa marâtre pour séduire de son innocence flétrie le vice du millionnaire. Quant à Gaston de Rives, il ne pouvait être autre que le concurrent cynique de tous ces gens-là, le mari complaisant qui s'arrangeait pour pousser sa femme jusqu'à la garçonnière de Jossan.

Il fût sorti, de cette fable empoisonnée, de la tristesse et des nausées. C'était la mode : on eût crié : « Et pourtant c'est la vie. »

Et pourtant, cette conception se fût-elle rapprochée davantage de la vie que celle que nous en donne aujourd'hui Alfred Capus ?



Cliché P. Nadar

M. BOISSELOT

Du théâtre de la Renaissance

Photographie Nouvelle — DE LA BAUDIÈRE (M. Boisselot) — LUCIENNE DE LA BAUDIÈRE (Mlle Jeanne Derys) — Décor de M. Lemeunier.

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — ACTE II

Ne peut-on pas imaginer un brave homme comme La Baudière, pourvu d'une bonté native et d'une philosophie légère et désintéressée, qui aime à voir autour de lui des gens heureux et dont la sympathie se tourne volontiers vers les êtres injustement frappés ? Ne peut-on rêver un Jossan, de corps vigoureux et de moralité saine, qui s'éprend de la grâce élégante et mélancolique d'une femme ruinée, et qui, beaucoup par amour, un peu par orgueil d'homme riche et de combatif, fait le généreux et se promet de conquérir près d'un mari méchant qui l'abandonne la femme qu'il aime? Ce Jossan dit, à plusieurs reprises, des choses d'une belle qualité, et sa conduite, pour un peu romanesque qu'elle paraisse, n'est pas dénuée de réalité noble et de vraisemblance. Je ne lui fais qu'un reproche, c'est sa concession à de Rives quand il se laisse aller à lui dire : « Et pourtant, vous n'êtes pas un méchant homme, au fond. » Car, au contraire, il est impossible de rêver un être plus haïssable et plus ingrat, une nature plus odieusement basse.

Il l'avoue lui-même : il sécrète le fiel et l'envie, il n'y peut rien ! Il va abandonner la femme et l'enfant qu'il a ruinés, mais quand il apprend qu'ils vont être riches et heureux sans lui, il ne veut plus! Il répète sans cesse : « Je suis comme ça, je n'y peux rien, c'est humain ! » Certes, c'est humain ! Et il faut louer ici l'auteur d'avoir osé nous montrer dans sa brutalité cet échantillon affreux et vrai de l'égoïsme et de l'envie. Mais je lui en veux d'avoir l'air de l'excuser. Et de même je ne lui pardonne pas de chercher à embellir la haïssable marâtre, Madame de la Baudière, silhouette méchante et hargneuse que nous ne pouvons nous empêcher de détester dans le courant de la pièce, et à qui son mari trouve le moyen de dire aussi : « Au fond, tu n'es pas méchante. » Si, si, Capus, elle est méchante, vous nous la montrez telle d'un bout à l'autre de l'action, et aussi de Rives est ignoble, et aussi Madame de Morenes est une sale pecque que son frère ne devrait pas excuser non plus, si votre nature à vous, auteur bienveillant et miséricordieux, ne vous portait à tout absoudre pour vous débarrasser de l'ennui accablant de juger et d'être sévère ! Je ne conçois pas non plus Jossan manquant de clairvoyance au point de concéder à de Rives : « Je la



Cliché Boyer. — Mlle BERTHE CERNY
Du théâtre de la Renaissance



Photographie Nouvelle.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE (Acte II)

Thérèse de Rives. — Mme Jane Hading

connais bien votre nature, je l'ai eue ! » Ce n'est pas vrai, si cet homme a agi et parlé sincèrement devant nous, il n'a jamais pu sentir comme de Rives. Il ne faut décourager personne, j'entends bien...

Mais Capus, cela prouve surtout que vous êtes indulgent, et que vous savez que c'est la clémence qui a fait les rois aimés. Le public qui vous écoute, et qui contient à la fois des Jossan et des de Rives, des Thérèse et des Madame de la Baudière, est ravi de votre mansuétude, et il accepte — comment donc ! — l'absolution de vos mains de chanoine avec reconnaissance...

Mais il ne faut pas donner trop de gâteaux aux enfants méchants.

Je n'ai rien dit de la forme heureuse du dialogue. Entre autres bonheurs, Alfred Capus a le bonheur des formules. A chaque instant, on est étonné et charmé du raccourci classique des répliques. L'esprit de l'auteur s'est là admirablement adapté à la forme, et l'on peut dire que c'est cette rencontre si rare qui fait la moitié du succès des œuvres de Capus.

L'interprétation aussi y est pour quelque chose. Dans *la Châtelaine*, elle est presque irréprochable, et là où elle est bien, elle est parfaite. Guitry nous a montré qu'il était capable de conviction et de sincérité. On pouvait le supposer, mais ses adversaires le niaient : la preuve manquait. C'est peut-être qu'il jouait pour son compte ! Mais il s'est montré, dans le rôle de Jossan, comédien accompli, intelligent et volontaire, en plein épanouissement de son talent. Madame Jane Hading (Thérèse) a été belle et simple. Comme on s'étonnait devant elle de son calme de cavale domptée, elle répondait : « Comment ne pas être simple, quand on joue du Capus ? » Élégante et souple, comme toujours, elle est le charme et l'émotion de ces quatre actes.



Photographie Nouvelle.

BARON DE MORENES (M. Noizeux) — THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading) — ANDRÉ JOSSAN (M. Guitry) — Bne DE MORENES (Mlle B. Cerny) — *Décor de M. Lemeunier.*

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — ACTE II

Boisselot a bien fait de quitter le Palais-Royal, dont la grosse gaieté coutumière ne seyait pas à la qualité de son talent. C'est un comédien de nuances et de finesse, bien plus propre à parler la prose de Capus qu'à s'enfermer dans des armoires. Il est excellent dans le personnage de La Baudière. Tarride m'a paru parfait dans le rôle de Gaston de Rives, vulgaire et « mufle » à souhait. Mademoiselle Berthe Cerny n'a qu'une silhouette insignifiante de mondaine élégante et banale ; Mademoiselle Rosa Bruck n'a pas le physique attendu pour Madame de la Baudière : elle est trop jeune ; sans compter que le personnage est sans éclat et ne demande aucune des qualités que nous connaissons à la belle artiste.

En somme, comme disait Guitry, excellente soirée.

JULES HURET.



Photographie Nouvelle

Décor de M. Jambon.

THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading)

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE. — ACTE III

LETTRE DE THÉATRE

A M. Lucien Guitry.

Vous voilà directeur de théâtre ; le rêve que vous caressez depuis tant d'années est réalisé ; vos camarades vous appellent « Monsieur le Directeur » et vous rendent les honneurs qui sont dus au grand impresario, car vous serez grand impresario. La Veine, cette Veine dont vous nous avez si joliment conté les effets et les causes, ne vous suit-elle pas toujours et partout ? Vous aviez souhaité d'avoir une salle nouvelle, votre salle à vous... Vous vous souveniez des succès du Vaudeville et des Nouveautés et vous pensiez que, du moment qu'il y avait du bonheur pour deux, il y en aurait bien pour trois. Et puis, cela vous eût amusé de jouer à l'architecte et de diriger les répétitions des ouvriers maçons. En dilettante que vous êtes, vous cherchiez là une impression nouvelle et déjà, mettant à profit ce que vous avez vu à l'étranger, vous aviez tracé vos plans et nous présentiez votre petit théâtre modèle. J'ai même idée que, sans rien en dire, un jour que vous vous promeniez à Vienne, vous avez pris le train pour le fameux village de Berndorf, et y avez découvert le théâtre de vos rêves. D'aucuns vous ont alors fait doucement observer qu'une salle de spectacle n'est pas concédée à celui-ci ou à celui-là. Vous n'aviez pas songé à votre successeur — on a toujours un successeur ! — et vous ne vous êtes pas dit qu'après deux ou trois années d'exploi-



Photographie Nouvelle. THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading) GASTON DE RIVES (M. Tarride) *Décor de M. Jambon.*

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — ACTE III



Cliché P. Nadar.

M. ABEL TARRIDE

Du théâtre de la Renaissance

tation heureuse, — la Veine! — votre successeur aurait le droit de préférer les machines à grand spectacle aux comédies à quelques personnages que vous nous promettiez. Que serait-il alors advenu de votre petite scène modèle? Là était le premier obstacle : mais il en était un autre que vous n'aviez pas prévu : le retard de l'architecte! Connaissez-vous les angoisses de l'homme qui fait bâtir? Nos architectes, et surtout ceux de théâtres, ne passent pas pour être très exacts... Il n'y a encore rien de tel qu'une scène qui est bâtie, qui existe, et qui ne demande qu'à prospérer.

Y a-t-il, d'ailleurs, de bons et de mauvais théâtres? Vous ne le croyez pas! Pour un peu, vous affirmeriez qu'il n'y a pas de bons et de mauvais directeurs, et que la Veine, ici encore, vaut mieux que l'intelligence. Selon vous, un directeur doit faire l'office d'un bon maître de maison et préparer à ses invités une attirante réception : la mise en scène n'est pas seulement sur la scène, elle est aussi dans la salle. Déjà, lorsque durant quelques semaines, vous avez dirigé la Porte-Saint-Martin, vous vous êtes déclaré l'ennemi des fâcheuses routines de théâtre. Vous n'avez pas, que je sache, un amour extrême pour ce chef des applaudissements qui, escorté de quelques satellites de choix, se tient aux dernières répétitions, immobile et contemplatif au milieu du parterre, consignant à l'avance les entrées sensationnelles, les passages à effets, les mots à souligner, les sorties à faire et semble être le précurseur de la Postérité. Vous savez aussi que cet homme, qui est dans le théâtre le chef de claque, devient le marchand de billets au dehors, et que c'est encore lui qui, aidé de ces mêmes satellites, terrifie vos invités... Nous avons connu, vous et moi, un temps qui n'est pas encore bien éloigné où cet homme, jugé indispensable, était le confident des auteurs, des directeurs et des artistes! Cet âge d'or, pour ces Messieurs, n'est heureusement plus, mais il faut que des directeurs aient le courage de porter un coup suprême à tous ces trafiquants qui rabaissent et discréditent le théâtre dans la salle et autour de la salle. Nous comptons sur vous, Monsieur, pour faire cette saine besogne. J'imagine qu'en supprimant à tout jamais le service des applaudissements, les auteurs et les directeurs rendraient au public un service autrement important qu'en mettant à l'ordre du jour l'inutile question des répétitions générales. Et laissez-moi vous dire, Monsieur, qu'on vous sait gré d'avoir, au milieu de cette bataille, défini de façon très exacte le rôle de l'auteur et la tâche du directeur; une bonne pièce est toujours une bonne pièce, et toutes les répétitions générales du monde n'empêcheront point une œuvre d'avoir le sort qu'elle doit avoir... Relisons les sages leçons de notre Oncle!



M. NOIZEUX
Du théâtre de la Renaissance

Et tout à l'heure, lorsque le régisseur de la nouvelle Renaissance frappait les trois coups, sans y prendre garde, tout naturellement, vous regardiez en arrière et songiez aux années du collège Chaptal : vous vous rappeliez le réfectoire, la récréation, la cloche! C'est comme ça!... Il y a des retours que les dilettantes eux-mêmes ne peuvent éviter. Était-ce le bon temps? Vous croyiez alors que les pensums, les retenues, les consignes et les arrêts étaient vos seuls chagrins. Mais à peine étiez-vous sorti de l'école, qu'un de vos maîtres vous disait que l'homme ne commence à vivre que lorsqu'il commence à comprendre... Il ajoutait qu'il n'est de vrai bonheur, de bonheur réel, que celui dont on se rend compte. Et vous ne regrettez ni Chaptal, ni le Conservatoire, ni la Russie, ni votre rentrée à Paris à l'Odéon, ni la Renaissance de Sarah Bernhardt, ni le Vaudeville de Réjane, ni la Porte-Saint-Martin de *l'Assommoir*, ni les trois cents représentations de *l'Aiglon*, ni *la Veine* aux Variétés, ni même la direction de la scène de la Comédie-Française!.. Le regret est un mot que vous ne connaissez pas : vous ne voulez pas vous souvenir!.. Heureux homme!

... Comme l'on vous envie! Et comme il serait doux de ne prendre de la vie que ce qu'elle a de bon, et de rejeter ce qu'elle a de mauvais! Ne pas savoir qu'on vieillit, c'est encore la meilleure manière de rester jeune! La vie — vous ne l'avez pas oublié! — est une habitude : c'est la dernière qu'on veut perdre, parce que c'est la première qu'on a prise. Il faut bien croire que cette manière est la bonne puisqu'elle vous a toujours si parfaitement réussi. Vous êtes heureux et vous jouissez de ce complet bonheur, mettant en pratique la jolie maxime de



Cliché Reutlinger.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE (Acte III)

Thérèse de Rives. — Mme Jane Hading

ce charmant écrivain qui disait un jour, se laissant aller à la mélancolie du souvenir :

« Eh oui ! nous étions heureux quand nous étions petits, mais nous ne savions pas que nous l'étions !



Photographie Nouvelle. THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading) — ANDRÉ JOSSAN (M. Guitry) — Mme DE LA BAUDIÈRE (Mlle Rosa Bruck) — *Décor de M. Jambon.*

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — ACTE III

— Alors ?

— Alors, c'est comme si nous avions été malheureux ! Ça ne compte pas ! »

Et, sans crainte de l'avenir, sans souci du passé, vous poursuivez votre route, laissant à tous l'impression d'un homme souriant, content des autres et de lui-même, et qui n'en sait pas moins ce qu'il veut et où il va... Avec cela, vous avez des amis dévoués, qui vous donnent le meilleur de leur cœur et de leur

intelligence, qui croient en vous, qui ne voient que par vous et pour vous. Et vous vous laissez vivre béatement, vous sentant aimé, choyé. De votre côté, vous donnez à ces amis rares toute l'affection dont vous êtes capable. Votre façon de juger les hommes et les choses, votre tour d'esprit, vos idées, tout en vous leur plaît, les charme, les séduit; ils vous admirent presque autant qu'ils vous aiment, et cette affectueuse admiration a, dans sa continuité même, quelque chose de simple, de naïf et de touchant. Ce sont vos Mousquetaires, a-t-on dit avec autant de raison que de malice, et vos Mousquetaires vous veillent et vous gardent!... Vous êtes bien à eux! Qui sait s'ils ne sont pas encore plus à vous?

Ces Mousquetaires sont naturellement trois. Leurs devanciers avaient l'audace et l'énergie; rien ne les arrêtait; ils allaient droit à l'obstacle, franchissant la haie et le fossé, marchant à leur but sans que rien les en pût distraire; nous les aimions parce qu'ils étaient généreux, prodigues et bons. Les vôtres sont moins fougueux et plus prudents; au rire large et épanoui, a fait place un sourire discret et charmant; ils méprisent le mot d'auteur, ce qui ne les empêche pas de jeter de l'esprit partout : leur imagination est capricieuse, d'un modernisme savoureux, d'une clarté rare mais jamais folle! La morale de leurs histoires, de leurs romans et de leurs pièces, c'est qu'il n'y a pas de morale, c'est qu'il faut prendre la vie comme elle vient, avec une indulgence clairvoyante. On a appelé vos Mousquetaires des ironistes. Va pour ironie! Autrefois, on nous disait que Meilhac et Halévy avaient inventé la blague et que *la Belle Hélène* était le chef-d'œuvre de la parodie. Ironie, blague ou parodie, le mot ne fait rien à l'affaire! Vos Mousquetaires sont de leur temps, et c'est tout ce que vous leur demandez.

Mais me voici en train de louer vos Mousquetaires, alors que je me proposais de refaire avec vous le chemin parcouru depuis la sortie de Chaptal.



Cliché Cautin & Berger.

M. FRÉDAL
Du théâtre de la Renaissance

La date de votre naissance? Il est convenu que nous ne donnerons pas de date. Les éphémérides théâtrales attestent que vous êtes né le même jour, la même année, à la même heure que votre joyeux camarade Félix Galipaux. C'est quelque chose!... On naît toujours le même jour que quelqu'un, a dû dire Bridoison.

Après Chaptal, où, déjà, vous récitiez de grandes pièces de vers à vos condisciples et à vos professeurs enthousiastes, vous entriez au Conservatoire; vous y faisiez les années réglementaires : vous en sortiez avec les premières récompenses. Les Mémoires de notre École de Musique et de Déclamation affirment que vous étiez un excellent élève. A peine sorti de l'école, vous entriez au Gymnase, négligeant les théâtres d'Etat et repoussant leurs propositions. Vous débutiez dans *la Dame aux Camélias*, aux côtés de Madame Aimée Tessandier. Le lendemain, vous étiez célèbre. Le surlendemain, M. Albert Delpit vous confiait le principal rôle de sa pièce nouvelle, *le Fils de Coralie;* vous étiez le grand jeune premier dramatique : la voix, la diction, la jeunesse, la sincérité, la passion, vous aviez tous les dons de la nature et toutes les qualités de l'intelligence; vous aviez plus : votre façon de rejeter vos cheveux en arrière était déclarée géniale : votre avenir capillaire lui-même s'annonçait superbe; ce sont, je crois, les seules espérances qui ne se soient pas réalisées...

Le Théâtre Michel vous guettait et vous prit. A Pétersbourg, vous succédiez à Gustave Worms, ce qui n'était pas une tâche commode, mais la Veine était là, et, dès le premier soir, vous aviez séduit la Cour et la Ville; vous aviez le droit de jouer tous les rôles, même ceux qui ne vous convenaient qu'à demi. Un jour, l'idée vous vint de vous montrer dans *Louis XI*, et après quelques répétitions, vous jouiez le rôle. Comment? Là n'est pas la question. Vous vous êtes offert la fantaisie d'apprendre, pour l'amour de l'art, quinze cents vers de Casimir Delavigne : c'est un péché de jeunesse, bien excusable après tout. Vous appreniez dix rôles tandis que vos camarades, désespérés, en piochaient péniblement un... Et comme si jouer la comédie était pour vous un passe-temps, vous vous amusiez à faire la charge des grands



Cliché Boissonnas & Taponier.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE

Mlle Berthe Cerny. — *La Baronne de Morènes*



Photographie Nouvelle. Decor de M. Amable.

DE LA BAUDIÈRE (M. Boisselot) — THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading)

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

LA CHATELAINE. — Acte IV

artistes célèbres. Et quelle charge! Vous souvenez-vous de ces charmantes soirées passées à Croissy, chez notre pauvre ami Raoul Toché? D'un trait sûr et précis, avec un sentiment juste, vous indiquiez la note vraie et présentiez de vos célèbres aînés — ne nommons personne — des caricatures extraordinaires. C'était de l'art et du meilleur. Et chaque année, à la mi-septembre, vous nous quittiez... Il fallait bien terminer l'engagement!.. Et pourtant, si Paris allait oublier le créateur du *Fils de Coralie!*... Paris vous témoignait sa fidélité lorsque vous reparaissiez, à l'Odéon de Porel, dans *Kean*... Il vous fit fête, comme les Russes dans *Louis XI*... Il n'en était pas moins certain que votre talent, mûri par l'étude et l'expérience, était plus propre à la comédie moderne qu'à Dumas père ou à Delavigne. Maurice Donnay triomphait au Chat Noir. Ce qu'était alors ce petit théâtre, vous le savez. Sous la coupole de l'Institut, un écrivain, et non des moindres, déclarait que, « pour l'expression des choses épiques, seul, de notre temps, le Chat Noir faisait la pige à Bossuet, et qu'ainsi le Chat de Montmartre consolait M. de Vogüé de la perte du regretté Aigle de Meaux ». Nous n'avions alors à Paris rien de mieux pensant — je cite mes auteurs — que le Chat Noir, mais il fallait vivre, et seul le bon Salis, maître du Chat, vivait. C'est alors que Donnay, renonçant à des triomphes qui lui rapportaient plus de gloire que d'argent, songea à *Lysistrata*, à Réjane et à vous... Le Grand-Théâtre rêvé par Porel, l'établissement jugé insalubre par la Préfecture, la Censure qui voulait arrêter la pièce!.. Que c'est loin tout cela! J'étais censeur et le plus jeune des censeurs, et mon rôle d'ami de la direction du Grand-Théâtre devenait terriblement difficile. Il fallait à tout prix sauver le poète et la direction affolés! Ce court billet de Donnay, que je vous livre, montre l'état d'âme du débutant :



Cliché Dupont (Br...

M. MARSAY, du théâtre de la Renaissance

ANDRÉ JOSSAN (M. Guitry) — GASTON DE RIVES (M. Tarride)

Décor de M. Amable.

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — Acte IV



Photographie Nouvelle. ANDRÉ JOSSAN (M. Guitry) — GASTON DE RIVES (M. Tarride) — THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading) — *Décor de M. Amable.*

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — ACTE IV

Mon cher ami,

Il est impossible de faire disparaître quatre personnages sans nuire à l'équilibre et à la couleur de la pièce. Par conséquent, après deux jours de réflexion, j'ai trouvé le moyen de garder les personnages d'Hirondelle et Rosie, et de leurs maris.

Elles existent comme simples Athéniennes, sans qu'il soit fait un seul instant allusion, même de très loin, à un vice que la police tolère et que les Beaux-Arts réprouvent. Je vous donne ma parole d'honneur et je défie qui que ce soit de trouver quoi que ce soit à redire aux personnes d'Hirondelle et de Rosie au point de vue qui nous inquiète. D'ailleurs, venez vous en rendre compte cet après-midi, à la répétition ; au surplus, il n'y a pas moyen de faire autrement.

Agréez, cher ami, l'assurance de mes profondément dévoués et affectueux sentiments.

Maurice DONNAY.

Des concessions furent faites de part et d'autre, la pièce fut jouée et alla aux nues... Le censeur, cette fois, vous avait vu à l'œuvre ; il avait assisté aux répétitions, à ces intéressants travaux de mise en scène et de déchiffrage de l'ouvrage dramatique. « Mais c'est un Dupuis, un José Dupuis, que je joue là ! » répétiez-vous avec insistance, et comme vous aviez raison ! José Dupuis représentait pour vous tout un théâtre, une époque, un monde. Vous aviez, pour cet artiste incomparable, pour le créateur de *la Petite Marquise* et de *la Belle Hélène*, de *la Vie Parisienne* et de *la Grande-Duchesse*, une admiration profonde, un culte véritable... Instinctivement vous aimiez la grâce souriante, l'ironie fine, la mélancolie inexprimable de ce délicieux



Cliché du Photo Studio.

Mlle JANE HELLER
Du théâtre de la Renaissance

théâtre ; déjà, vous en étiez l'homme. Et lorsque je vous contemple aujourd'hui, vous hâtant de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer, lorsque je regarde douze ans en arrière et songe à nos répétitions de *Lysistrata*, je comprends votre manière de vivre, de penser, et aussi celle de choisir vos Mousquetaires !

Citer les rôles que vous avez joués depuis *Lysistrata*, c'est dire vos succès et refaire une biographie cent fois faite. J'aime mieux, au moment où vous réalisez le rêve de votre vie et où vous devenez « conducteur d'hommes », vous demander de rester fidèle à ce théâtre de Meilhac et Halévy. Vous allez jouer les œuvres de vos Mousquetaires, et, en les jouant, c'est encore du théâtre de Meilhac et Halévy que vous nous donnerez !... Mais, entre temps, entre deux exquises *Châtelaines*, relisez *la Petite Marquise* ou *la Cigale :* pensez à Dupuis, à notre José Dupuis, un des plus grands comédiens de notre temps ; dites-vous que l'an dernier, aux Variétés, en ce théâtre de *la Veine*, il fut question d'une reprise de *la Cigale*, jouée par cette charmante Lavallière et par vous. Songez-y ! Pour une fois, souvenez-vous ! Ce passé-là n'est pas si terrible !... Et puis, qui sait si Meilhac et Halévy n'ont pas été vos véritables premiers Mousquetaires ?...

ADRIEN BERNHEIM.



Cliché Boyer.

Mlle JEANNE DERYS
Du théâtre de la Renaissance

Photographie Nouvelle. — *Décor de M. Amable.*

LUCIENNE DE LA BAUDIÈRE (Mlle Jeanne Derys) — THÉRÈSE DE RIVES (Mme Jane Hading) — Mme DE LA BAUDIÈRE (Mlle Rosa Bruck) — ANDRÉ JOSSAN (M. Guitry) — DE LA BAUDIÈRE (M. Boisselot)

RENAISSANCE. — *LA CHATELAINE.* — ACTE IV

Directeur : M. MANZI.



CARMÉINE PATE DENTIFRICE HYGIÉNIQUE
En Vente : 110, Rue de Rivoli, Paris.

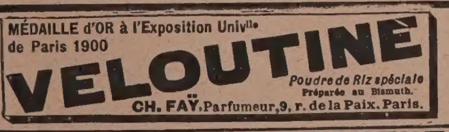
ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ou la POUDRE **ESPIC**
Oppressions, Toux, Rhumes Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les *Maladies des Voies respiratoires.*
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmcies, 2f la Boite. Vente en gros. 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

Eau de Botot *Se méfier des imitations et des dentifrices inférieurs.* Exigez la Signature BOTOT, 17, r. de la Paix, Paris.

EAU MINÉRALE ARSÉNICALE et FERRUGINEUSE
Source GUBER en Bosnie
Facile à digérer. — S'emploie avec succès contre l'**Anémie**, la **Chlorose**, la **Malaria**, les **Affections nerveuses** et les **Maladies cutanées**. — Dépot chez tous les Mds d'Eaux Minérales et Pharmaciens.

MAUX DE GORGE, BRONCHITES, CATARRHES, ETC.
Réglisse Pectorale L.B.
L'efficacité et la vogue de ces petites pastilles **AU GOUDRON** ont fait naître de nombreuses imitations dont on se garantit en exigeant sur la bande qui entoure la boite la **Marque L.B. en rouge.**
Prix de la Boîte : 60 centimes chez les Pharmaciens.
DÉPOT PRINCIPAL : Pharmacie DEMOLON, A BAYONNE

DESSERTS D'ÉTÉ
FLEUR DES NEIGES ET SORBET
BISCUITS PERNOT



ANNONCES DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS
M. E. Totin, 21, *boulevard Bonne-Nouvelle, Paris*

PROPRIETE Rues Ordener, 43, et Marcadet, 24. Cce 930 m. Rev. br. 27,535 f. M. à p. 275,000 f. A adj. s. 1 ench. ch. not., Paris, le 11 nov. Me Fauchey, n., 3, r. du Louvre.

MAISON Rue Notre-Dame-de-Nazareth, 45. Rev. br. 9,360 f. M. à p. 90,000 f. Jouissance 1er oct. A adj. s. 1 ench. ch. not., Paris, le 25 nov. Me Maciet, not., 60, boul. Sébastopol.

Adj. Et. Me RIGAULT, not., 24 novembre 1902, 2 h. préc., en deux lots pouvant être réunis, de :
DROITS AUX BAUX 1° d'*une Mine de Fer* à Salsigne (Aude); 2° de 2 *Mines de Plomb argentifère* à Bouillac et Asprières (Aveyron). Mises à prix (pouvant être baissées) : 100,000 fr. et 25,000 fr. S'adresser à M. Alex. GAUT administrateur de Sociétés, 408, rue Saint-Honoré, et aud. notaire.

Garde-Meuble des Champs-Élysées
70, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 70
ACHÈTE MOBILIERS D'OCCASION



VEILLEUSES FRANÇAISES
Fabrique à la Gare
ACTUELLEMENT
RUE SAINT-MERRI, 11
Toutes nos boites portent en timbre sec
JEUNET, Inventeur
VENTE ANNUELLE :
5 Millions de boîtes

Flacon : 5 fr. — Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Détersif, il dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris — Bd St-Denis, 18

St-Galmier-Badoit La Plus LEGERE à l'ESTOMAC. Décrétée d'intérêt Public

Parfumerie V. RIGAUD
1 Faubourg St-Honoré (Rue Royale) Paris
Kananga Osaka
Eau de Toilette — Quintessence

DENTI-GENCIVINE DE MÉRENS Refait la chair des Gencives et donne aux Dents l'éclat des perles. — 8, Rue Favart. Boîte 4 fr. 1/2 Bte 2f50

ACCESSOIRES pour le **COTILLON**
Mson CHOUMARA
18, Rue du Temple, Paris

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE Dentifrice CHARLARD PARIS, 12, Bd Bonne-Nouvelle

B.-P. GRIMAUD
54, rue de Lancry, PARIS
CARTES A JOUER
CARTONS ET BRISTOLS POUR LA PHOTOGRAPHIE

LÉON GÉRARD Expert TABLEAUX MODERNES 18 Rue Drouot *TÉLÉPHONE 292-12*

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS
Siège social : 54 et 56, rue de Provence
Succursale A : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à Paris
Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans : 3 1/2 %, net d'impôt et de timbre); — Ordres de Bourse (France et Étranger); — Souscriptions sans frais; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — Escompte et Encaissement de Coupons; — Mise en règle de titres; — Avances sur titres; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce; — Garde de Titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages; — Transports de fonds (France et Étranger); — Billets de crédit circulaires; — Lettres de crédit; — Renseignements; — Assurances; — Services de Correspondant, etc.
LOCATION DE COFFRES-FORTS
Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.
62 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 305 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.



CHANTIERS DES ARMES DE FRANCE
BOIS ET CHARBON
TÉL. 707-15 — 44. Avenue de Breteuil, PARIS

Chocolat à la Tasse Prevost
39, Boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. — MAISON A BORDEAUX
CHOCOLAT & THÉ PRÉVOST — Bonbons Qualité supre

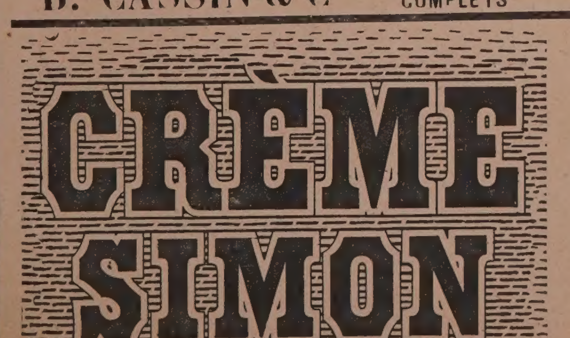
MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES BOITES ET DRAGÉES JACQUIN Frères 12, RUE PERNELLE, PARIS
BEAUTÉ DE LA FEMME par L'HYGIÈNE Notice franco, DUMEZ, 4, rue DUPHOT
CRÈME EXPRESS JUX se trouve dans toutes les bonnes maisons
DAMIEN, Tailleurs, 21, *rue Royale*
EMAIL DU VISAGE GEORGINE CHAMPBARON 10, Rue Laffitte, 10 — Paris.
ERNEST DIAMANT du CAP, 24, Bd des Italiens. IMITATION PARFAITE. — PRIX BON MARCHÉ.
INSTITUT FÉMININ ÉCOLE DE BEAUTÉ. Mme LUIGGI, 58, r. de Caumartin, Paris
INTERNATIONAL AUTOMOBILE OFFICE. *Teléph.* 305-.0 4 et 6, rue de Sèze. *Adresse Tél.* : Interauto-Paris. Voitures des 1res marques livrables immédiat.
F. KLEINBERGER, 9, r. de l'Echelle. TABLEAUX ANCIENS
POUR MAIGRIR ELIXIR DU Dr STENDHALLE, 6f LE FLACON, Pharm. LEMAIRE, 14, Rue de Grammont, Paris.
MILON Aîné, F. LAFONT, sr, 98, rue St-Honoré, PARIS. SPÉCIALITÉ DE MAILLOTS POUR THÉATRES. Tél. 252-22

AU CROISSANT D'ARGENT • 142, Faubourg St-Honoré — 67, Rue La Boëtie • **NOUVEAUTES ELEGANTES**

B. CASSIN & Cie AMEUBLEMENTS COMPLETS NICE, 3, rue du Palais EXPOSITION, place Masséna

EAU DE SUEZ Dentifrice Antiseptique, le seul qui préserve les dents de la carie, les guérit, les conserve. Le Meilleur des Dentifrices c'est l'**EAU de SUEZ**



SANS RIVALE
POUR LES SOINS DE LA PEAU
POUDRE DE RIZ SIMON | **SAVON** A LA CRÈME SIMON
Médaille d'Or *Exposition Universelle* Paris 1900
Refuser les imitations
J. SIMON 59, Faubourg Saint-Martin PARIS

LE PREMIER DES CHOCOLATS AU LAIT
GALA PETER
D. PETER INVENTEUR, VEVEY (SUISSE)
TOUTE AUTRE MARQUE EST UNE IMITATION



Tapis, Sièges & Tentures

ayant servi à la décoration du **Salon du Mobilier**, *seront soldés*

Lundi 24 Novembre *avec des rabais considérables*